

Régner ou être libre
Christine, la reine garçon

Marie-Christiane Hellot

Number 147 (2), 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69468ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Hellot, M.-C. (2013). Review of [Régner ou être libre / *Christine, la reine garçon*]. *Jeu*, (147), 14–20.

Christine, la reine garçon

TEXTE MICHEL MARC BOUCHARD / MISE EN SCÈNE SERGE DENONCOURT, ASSISTÉ D'ÉLAINE NORMANDEAU

DÉCOR GUILLAUME LORD / COSTUMES FRANÇOIS BARBEAU / ÉCLAIRAGES MARTIN LABRECQUE

MUSIQUE ORIGINALE PHILIP PINSKY / ACCESSOIRES JULIE MEASROCH

MAQUILLAGES AMÉLIE BRUNEAU-LONGPRÉ / COIFFURES ET PERRUQUES CAROLE GAGNÉ

AVEC CATHERINE BÉGIN (MARIE-ÉLÉONORE DE BRANDEBOURG), CÉLINE BONNIER (CHRISTINE),

DAVID BOUTIN (KARL GUSTAV), ÉRIC BRUNEAU (JOHAN OXENSTIERNA), LOUISE CARDINAL (ÉRIKA BRAHE),

JEAN-FRANÇOIS CASABONNE (DESCARTES), MATHIEU HANDFIELD (L'ALBINOS), ROBERT LALONDE (LE CHANCELIER

AXEL OXENSTIERNA), MAGALIE LÉPINE-BLONDEAU (EBBA SPARRE) ET GABRIEL SABOURIN (CHANUT).

PRODUCTION DU THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE, PRÉSENTÉE DU 13 NOVEMBRE AU 8 DÉCEMBRE 2012.

MARIE-CHRISTIANE
HELLOT

RÉGNER OU ÊTRE LIBRE

C'est un objet théâtral doublement intéressant que nous offrait cet hiver Michel Marc Bouchard : l'histoire d'une femme – la mythique et extravagante reine Christine, qui a renoncé à sa foi, à son trône et quitté son pays pour courir l'Europe –, saisie au creux de l'Histoire, celle de l'austère Suède du XVII^e siècle. Autre particularité, l'écriture de la pièce a suivi la rédaction d'un scénario de film¹, un cas moins fréquent que l'inverse. En dépit de son cadre historique, c'est une pièce totalement bouchardienne que nous avons là : un style de facture classique aux accents lyriques et une héroïne à l'identité incertaine, à la sexualité trouble, déchirée entre ses aspirations, ses pulsions et ses responsabilités politiques. Un magnifique rôle de femme offert à cette actrice rigoureuse et brillante qu'est Céline Bonnier.

Le scénario, la pièce

La pièce n'a pas été tirée du scénario de film et les comparer permet de mesurer ce qui fait l'essence du théâtre. Alors que le scénario racontera la vie de la « Minerve du Nord » de 7 à

32 ans, le texte dramatique se centre sur un épisode crucial de l'évolution de la jeune souveraine : « Deux nuits que dix jours séparent et pendant lesquelles tout bascule². » Comme il le fait généralement, l'auteur des *Feluettes* a choisi une situation qui permet aux pulsions cachées de se révéler, à savoir le moment où Christine, découvrant l'attirance qu'elle ressent pour sa belle dame de compagnie, essaie de se démêler entre ses désirs et ses devoirs. Le dramaturge a préféré cet épisode à celui de l'abdication – plus souvent traité, d'ailleurs –, sans doute parce qu'elle n'est que la conséquence d'un conflit intérieur plus fondamental : de fait, la renonciation au trône se retrouve expédiée à la fin de la pièce, après une ellipse de quatre ans, un souvenir, peut-être, de la structure cinématographique. Dans une courte tirade, Christine se libère, en même temps, d'un prétendant encombrant, de l'obligation d'enfanter et de la couronne. Son dilemme, choisir entre amour et devoir, aurait pu intéresser Racine, s'il avait tourné les yeux vers son époque, et Shakespeare, si l'impétueuse Suédoise n'était née trop tard... Cependant, pour l'un comme pour l'autre, l'issue de l'histoire aurait été trop heureuse puisque l'héroïne s'en va libre et... riche : « Les livres ! Les instruments de science !

1. *Kristina of Sweden* : ce film sera tourné en anglais par Mika Kaurismäki. On sait aussi que Bouchard est en train de rédiger le livret d'un opéra. *Christine, la reine garçon*, avec ses scènes d'amour, mais aussi ses dialogues rapides, ses monologues lyriques, n'offrirait-il pas la base d'un bon livret ?

2. Entrevue de Michel Marc Bouchard avec Christian Saint-Pierre, *Le Devoir*, 10 novembre 2012.



*Christine,
la reine garçon*
de Michel Marc
Bouchard,
mise en scène par
Serge Denoncourt
(TNM, 2012).
Sur la photo :
Céline Bonnier
(Christine) et Magalie
Lépine-Blondeau
(Ebba).
© Yves Renaud.





Catherine Bégin
(Marie-Éléonore
de Brandebourg),
David Boutin
(Karl Gustav),
Robert Lalonde
(le Chancelier
Axel Oxenstierna),
Jean-François
Casabonne
(Descartes) et
Céline Bonnier
(Christine)
dans *Christine,
la reine garçon*
(TNM, 2012).
© Yves Renaud.



Éric Bruneau (Johan Oxenstierna) et Céline Bonnier (Christine) dans *Christine, la reine garçon* (TNM, 2012). © Yves Renaud.

Les traités et les cartes ! Les tapisseries ! Les Caravage et les Raphaël ! Elle emporte tout avec elle [...]. Ce n'est pas un exil, c'est un pillage³. »

Roi de Suède

Mais revenons au début de la pièce : on est à Uppsala, en 1649 ; la fille de Gustave Adolphe, grand chef de guerre, génie économique et farouche partisan de Luther, a 23 ans. On lui a donné une éducation de garçon et, en 1650, pour son couronnement, elle demandera à être couronnée *roi* de Suède, ce qui justifie totalement le titre choisi par Bouchard. Elle se plaît dans des vêtements d'homme, se bat à l'épée, chasse l'ours et ses *sacres* sont aussi pittoresques que religieux (« Par le cul de Dieu ! Par les seins tranchés de sainte Agathe ! Par les clous rouillés de la croix du Calvaire ! »). Mais elle a aussi reçu une instruction très poussée, c'est « un esprit lumineux dans un corps guerrier » (p. 76), selon le conseiller Oxenstierna. Elle est cultivée, polyglotte (elle parle français depuis qu'elle est toute petite), s'intéresse à la science, s'entoure de savants, achète des œuvres d'art, est attirée par tout ce qui est beau. Elle qui a hérité « un peuple de mineurs et de bûcherons, de paysans et de soldats », ignorants et grossiers, veut faire de ces gens frustrés, pauvres et rudes, les habitants du « pays le plus sophistiqué du monde » (p. 17), avec des écoles, des bibliothèques, des savants, surtout français, des poètes. Bref, on a l'impression qu'elle n'est pas à sa place, qu'elle n'est ni à la bonne époque ni dans le bon pays.

Libre arbitre

1649, c'est l'année où elle fait venir Descartes : elle veut qu'il lui explique « ce qu'est l'amour ». On pourrait dire qu'elle en fait son *analyste*, si on osait un anachronisme. Car cette surdouée est psychologiquement et affectivement immature : mal à l'aise dans son sexe, elle a horreur qu'on la touche et ne comprend pas bien ce qui se passe en elle. « Qu'elle cesse d'être cerveau et qu'elle devienne ventre » (p. 23), réclame son entourage, pressé de lui voir donner un héritier à la Suède. Mais la reine vierge refuse l'assujettissement à l'homme en des termes qu'on qualifierait presque de féministes et que ne renieraient pas les « Femmes savantes » : « Le mariage entraîne des sujétions que je ne saurais encore goûter. » (p. 17)

Elle finira par refuser aussi les responsabilités de sa charge. Pourtant, elle aime son pays « si beau, si grand », et chante avec lyrisme, juste avant d'abdiquer, ses arbres, ses eaux claires, ses animaux sauvages. Bouchard lui prête des mots superbes pour exprimer ce conflit entre sa personnalité

profonde et les contraintes que lui impose sa couronne : « Vaut-il mieux mépriser son pays chaque jour, ou le quitter, pour, au loin, mieux l'aimer ? Renier mon peuple, renier ma foi, renier mon père pour être ce que je veux ? » (p. 81) Ce sont ses besoins profonds qui l'emporteront, car elle veut rester libre, libre d'aimer, de croire ce qu'elle veut, de choisir la vie, la religion qui lui conviennent. « La volonté de déterminer son existence par soi-même » (p. 20), voilà ce qu'elle a retenu du *libre arbitre*⁴ de son maître Descartes. Le malheureux auteur du *Discours de la méthode* mourra d'ailleurs, quelques mois plus tard, pour ainsi dire, des dangereuses et particulières leçons qu'il a données à sa royale élève⁵.

Les deux mondes

1657 : autre saut dans le temps, c'est l'« Épilogue ». La fille du grand défenseur de Luther s'est donc faite catholique, attirée sans doute par une religion moins sévère et par la beauté de la liturgie romaine. L'Histoire nous dit qu'elle avait astucieusement négocié son entrée spectaculaire dans le monde catholique, et sa liberté de pensée et d'agir restera entière. Selon certains historiens⁶, elle aurait commenté ainsi le fait qu'on lui ait offert une comédie après sa solennelle abjuration à Innsbruck : « Messieurs, il est bien juste que vous me donniez la comédie après vous avoir [après que je vous ai] donné la farce⁷. »

La mise en scène de Denoncourt, costumes, éclairages, surtout, traduit avec beaucoup de justesse le contraste entre les deux mondes. En Suède, c'est l'impression de froid, de nuit, d'inquiétude, de rigueur qui domine. Blancheur de la neige, violence du vent, règne de la nuit, longues et hautes galeries drapées de noir et blanc, tout suggère l'austérité des âmes et la contrainte des corps. Après son abdication, en France, au plateau sombre et vaste de l'austère château d'Uppsala succède la lumière chaude et vive dans laquelle baigne Christine : elle s'avance seule vers nous et vers... Ninon de Lenclos, cette autre intellectuelle et indépendante farouche, enfermée au couvent de Lagny sur l'ordre d'Anne d'Autriche, inquiète de sa liberté de mœurs et de pensée. Désormais vêtue d'un justaucorps d'homme et d'une jupe de femme, dans lesquels on peut lire les symboles de sa bisexualité désormais assumée (« Femme ou homme ? La question ne se posera plus » p. 61), Christine vient rapporter à la célèbre courtisane les fameux gants roses qu'elle lui avait envoyés. Ebba, qui avait éveillé son corps à l'amour et à laquelle elle les avait offerts, est morte. Ces gants de femme

4. Une notion qui s'oppose directement à la doctrine de Luther qui croit à la prédestination de l'homme.

5. En 1650, à Uppsala, probablement d'une pneumonie, mais Bouchard fait ici sienne la thèse, beaucoup plus dramatique et qui semble aujourd'hui assez souvent acceptée, d'un empoisonnement à l'arsenic.

6. Arvène Barine, *Revue des deux mondes*, 1888, t. 89. <fr.wikisource.org/wiki/>.

7. Notons à ce chapitre que Christine inaugura le premier théâtre public de Rome.

3. Michel Marc Bouchard, *Christine, la reine garçon*, Montréal, Leméac, 2012, p. 89. Bouchard met dans la bouche de Johan Oxenstierna un mot qui correspond aux sentiments des contemporains de Christine. Il semble qu'elle ait laissé son royaume aussi pauvre qu'il était avant ses nombreuses acquisitions de livres, instruments scientifiques, œuvres d'art, etc. Les références entre parenthèses renvoient à cette édition.

sont sa dernière attache. Le faisceau de lumière enveloppe maintenant totalement la reine sans royaume. Elle est prête pour un dernier défi : « J'ai acquis la liberté de n'obéir à personne, pas même à Dieu à qui j'ai attribué le visage que j'ai choisi. » (p. 92)

Elle ajoute cependant : « Mais reprenez ces gants et je serai peut-être vraiment libre. » La transformation du personnage historique en personnage de théâtre est achevée ; le sujet de la pièce, c'est bien l'évolution de Christine sous le choc de la révélation amoureuse, l'époque ne servant que de cadre. Si les déclarations confuses et pleines d'hésitations qu'elle a faites à sa belle suivante sont la première étape de son affranchissement, de son refus du pouvoir et de l'amour masculin, au fond, elle ne se sentira vraiment libérée que lorsque la douce Ebba sera définitivement devenue une figure du passé. Cette dernière séparation d'avec la femme aimée représente donc l'ultime étape de la liberté pour Christine.

Le frère, la sœur, l'amante

Le pivot de la pièce, c'est le moment où les deux femmes se déshabillent dans la chambre de la reine, d'autant plus que ce charmant tableau d'intimité et de complicité amoureuses suit celui où le vaniteux et beau Johan Oxenstierna s'efforce vainement de séduire celle qu'il appelle « sa sœur » (ils ont été élevés ensemble sous la gouverne de son chancelier de père), un titre qui convient parfaitement, au fond, parce qu'ils sont des égaux, des partenaires de même force. On ne peut s'empêcher d'ailleurs de remarquer que, dans l'interprétation qu'en fait Denoncourt, plus que dans le texte même de Bouchard, cette scène violente et passionnée entre Christine et son « frère », lui, au-dessus, coiffé de sa tête de cerf, elle, sous lui, armée d'un poignard, couple soudé en une sorte de triangle au centre du plateau, est dramatiquement et même érotiquement la plus forte du spectacle⁸. Éric Bruneau impressionne dans le personnage de Johan auquel il prête une sensualité brute mais lyrique. Quant au rôle de Karl Gustav, autre prétendant éconduit puis successeur de Christine, nonobstant le talent de David Boutin, il ne convainc guère dans son amour éploré pour sa cousine. Pour Magalie Lépine-Blondeau, qui joue la délicate Ebba, elle est toujours convaincante dans son registre subtil, mais jamais autant que dans la fastueuse robe bleue que lui fait revêtir la reine, une robe dont la richesse même semble la mettre dans une catégorie à part par rapport à tous ces êtres véhéments revêtus des vêtements superbes mais sombres et raides que

leur a imaginés François Barbeau. On n'en dira pas autant du Descartes de Jean-François Casabonne, qui, tout en contorsions gauches, semble bien caricatural pour interpréter le grand philosophe. Pour ce qui est de Catherine Bégin, aux énormes atours et à la chevelure crépue, elle fait une Marie-Éléonore de Brandebourg, mère de la maigre Christine, encore plus comique que grotesque.

De toute façon, que la jeune monarque argumente avec Descartes, se dispute avec sa mère, se heurte à l'un ou l'autre de ses prétendants, c'est sur Céline Bonnier que se portent tous les regards dès qu'elle entre en scène. En ce personnage complexe, équivoque, marginal, mais doué d'une immense vitalité qu'est Christine, l'interprète de *la Cloche de verre* trouve un autre rôle marquant. Enlaidie, une épaule un peu déjetée, les cheveux raides et plaqués, dans ses rudes et somptueux vêtements de cuir, elle donne une interprétation habitée, parfois sublime, de cette petite souveraine à l'autorité virile, à l'identité trouble, à la sensualité gauche.

Suède-Québec

La personnalité atypique de Christine n'est pas le seul sujet qui ait retenu l'intérêt de Bouchard. La pièce établit aussi un parallèle entre la situation du Québec et celle de la Suède : même climat de neige et de froid, mêmes types de ressources basées sur le bois et les mines. Le dramaturge voit également dans les deux pays un refus semblable des élites d'accéder à la culture, un climat identique d'oppression religieuse. Le rapprochement a ses limites et me semble s'appliquer plutôt au Québec de la première moitié du XX^e siècle, soumis à la coupe de l'Église et vivant encore beaucoup de ses matières premières. Par contre, les propos de Christine offrant à Chanut, l'ambassadeur de la France, de venir exploiter les richesses de la Suède et les protestations de Johan, le patriote qui désire que son pays s'épanouisse par lui-même, tous ces enjeux du développement économique et culturel ont un écho très actuel.

Il n'en demeure pas moins que la figure qui reste dans l'esprit du spectateur, c'est celle de cette femme fascinante et déroutante, moderne par son anticonformisme, intemporelle par sa recherche de l'authenticité. Christine ? Québécoise, un petit peu, Suédoise, certainement. Un magnifique personnage de théâtre en tout cas. ■

8. Après son départ de Suède, la Christine de l'Histoire multipliera en fait, jusqu'à un âge avancé, les liaisons masculines, certaines platoniques, d'autres plus violentes, sans compter l'épisode sanglant du meurtre de son amant Monaldeschi.